



Fiche de lecture

Stéphane LAVIGNOTTE

L'écologie, champ de bataille théologique

(Les éditions Textuel, 2022)

Le cœur de l'ouvrage de Stéphane Lavignotte est le concept de théologème : « un théologème désigne les conceptions de Dieu, de l'espérance, du salut... souvent inaperçues, qui se trouvent en arrière-plan de nos conceptions du monde ». L'ouvrage de Stéphane Lavignotte propose dans un premier temps un parcours historique et une analyse des théologèmes d'origines chrétiennes qui expliquent la crise écologique actuelle. Dans un deuxième temps il explore des théologèmes alternatifs, sur lesquels une pensée chrétienne écologique a pu naître. Enfin dans la troisième partie il montre que la situation actuelle voit s'opposer plusieurs visions théologiques antagonistes.

1. Les théologèmes de l'écocide

1.1 Les racines judéo-chrétiennes de la crise écologiques ?

L'ancien testament, en particulier dans la Création du monde, porte les thèmes de l'anthropocentrisme (le monde a été créé pour l'humain) et celui de la séparation : entre le pur et l'impur, entre la nature et l'humain. Pour Lynn White il y a non seulement anthropocentrisme, mais aussi supériorité de l'homme sur la nature. Cela est renforcé dans le développement du christianisme par une dédivinisation du monde, par le remplacement d'un animisme / paganisme par le christianisme où la nature n'est plus l'habitat de divinités. Par ailleurs, le christianisme remplace une conception cyclique de la vie par une conception linéaire, qui porte en elle l'idée de progrès. Enfin, la tendance chrétienne à réserver le salut aux humains contribue à tenir éloignée l'idée d'écologie / de vie en harmonie avec la nature.

1.2 Des racines chrétiennes d'une modernité anti-nature

Si le christianisme n'est pas la seule cause de l'apparition d'un courant moderniste anti-nature, il en a quand même sa part. Au moyen-âge, la nature est vue comme une « prédication » naturelle, à travers une unité symbolique et cosmologique du vivant. Mais à partir du XIII^{ème} siècle, la science cherche à comprendre comment fonctionne la nature en dehors de l'hypothèse de Dieu. Cela va de pair avec un changement de la perception de Dieu, qui est moins « être et qualité » mais « volonté et puissance ». L'homme, à l'image de Dieu, doit tendre vers cette puissance. Par ailleurs, l'avènement de l'église vient éloigner Dieu des fidèles, et en particulier Dieu ne peut plus se trouver dans l'observation de la nature. Enfin la fin du moyen-âge voit le retour du naturalisme d'Aristote, séparation radicale de l'humain et de la nature. Ce nouveau naturalisme mène à considérer la nature comme objet matériel et non plus comme vivant.

Le calvinisme n'améliore pas les choses : Calvin refuse une divinisation de la nature, mais aussi le fait que la nature puisse nous apprendre quelque chose sur Dieu, si ce n'est qu'il existe comme créateur,

comme en témoigne la beauté de la nature. « Certes, la gloire de Dieu peut se lire dans les signes répartis dans la nature. Mais cette lecture a comme lunette le seul message explicite laissé par Dieu à l'homme : les écritures.

Quant à la responsabilité du capitalisme dans la crise écologique, elle est réelle mais on ne peut l'imputer réellement au christianisme, le capitalisme étant plutôt un « parasite » du christianisme plutôt que son émanation naturelle.

2 Les théologèmes souterrains de l'écologie

L'auteur propose comme pistes de réflexion des « pelotes » de théologèmes à tisser.

2.1 L'anti-idolâtre, une pelote contestataire

Cette pelote de théologèmes discute moins de la nature qu'elle ne proteste contre ce qui la détruit et artificialise notre monde, c'est-à-dire les nouvelles idoles de la technique, mais aussi la consommation, la publicité, le profit, le marché, etc. Cette pelote peut remonter à Calvin, et son incitation à profiter des biens terrestres mais en veillant à ce qu'ils ne nous détournent pas de Dieu pour devenir des idoles.

Choisir son idole. Cette mise en garde préfigure une critique des inégalités de richesse excessive, voire un appel à une sobriété volontaire. Jacques Ellul est le penseur clé de ce théologème. A travers sa critique de la technique comme système, il invite à adopter une posture critique, voire contestataire de cette nouvelle religion qu'est le progrès linéaire et inéluctable. Pour lui, le devoir du chrétien et la mission de l'église est de maintenir le monde ouvert face à la fermeture des options laissées par une approche unique technicienne du monde, nouveau sacré ne supportant pas d'être remis en cause. D'autres penseurs du XX^{ème} siècle (Bernanos, Carbonnel, Illich) sont aussi porteur de ce théologème anti-idolâtre toujours vivace, conduisant à penser la décroissance.

2.2 L'usagère, une pelote gérante

Ce théologème est sous-jacent à l'idée de « développement durable » (ou « soutenable »), et émerge dans les années 1960 en particulier dans les travaux du Conseil Œcuménique des Eglises. Cette théologie insiste sur le fait que Dieu est premier et que notre tâche consiste à le seconder pour jouer notre rôle de gérant de la Création, à l'image de Dieu. Ce théologème se double de celui de la responsabilité : l'être humain doit répondre de ses actes, principales causes de la crise écologique. Il doit en répondre devant Dieu, ou, pour les non-croyants, devant ses pairs voire, plus récemment (et Stéphane Lavignotte souligne le caractère évangélique de la chose), devant les plus petits et les plus faibles : pauvres frappés par les changements climatiques, générations futures...

Mais ce théologème a aussi ses limites : il fait perdurer la séparation entre l'humain et le reste du vivant, il entretient l'illusion que la terre a besoin de l'homme pour s'en occuper. Cependant, il nous incite à être des partenaires actifs d'un amour vivant de Dieu pour sa création.

2.3 La conviviale, une pelote relationnelle

Ce théologème insiste sur notre façon d'habiter le monde dans une relation de même dignité avec l'ensemble du vivant. C'est un théologème initié par les traditions monastiques, et remis à jour par les défenseurs de la cause animale. Il anticipe dans notre monde actuel les promesses du Royaume, la convivialité de tous les vivants. La figure de St François d'Assise, et son cantique de la Création, en est l'archétype : il cherche à destituer l'humain de son rang de roi de la création, en traitant les animaux en égale dignité. Ce théologème a eu une postérité au 20^{ème} siècle (André Dumas, Hélène et Jean

Bastaire, Illich...), y compris à travers l'écoféminisme, qui insiste sur la convivialité et l'égalité entre vivant en réaction à une domination patriarcale. Avec Moltmann, mais aussi dans une vision orthodoxe, ce théologème de la convivialité mène à considérer que le couronnement de la création n'est pas l'homme mais l'institution du sabbat, fête périodiquement renouvelée de la création. Ce théologème insiste sur la dimension cosmologique du divin : Dieu créateur du ciel et de la terre est présent en chaque créature par son esprit cosmique.

2.4 La ruminante, une pelote charnelle

Ce théologème insiste sur la nécessité de « ruminer » le spectacle de la nature, pour y découvrir non pas du sacré, mais la trace de quelque chose de plus grand que nous : un émerveillement qui nous incite à la responsabilité. Cet émerveillement devant la nature incarnation de Dieu est très présente chez les penseurs états-uniens du XIXème, Emerson et Thoreau, et amène au wilderness, non sans question sur cette dualité environnement /homme et l'illusion que l'homme n'a pas sa place dans la nature sauvage. Albert Schweitzer est un autre inspirateur de ce théologème : il pense que seul un long contact avec la nature animée permet de se rendre compte de la place particulière de chaque être dans la chaîne du vivant, dans une communion universelle de la vie. Le contact direct avec la nature fait prendre conscience du mystère de la vie et partant du mystère du divin. Pour Théodore Monod, Le respect de la vie, et donc la paix, est la base pour construire une nouvelle société.

« Ces quatre pelotes traduisent les tiraillements de l'écologie. L'anti-idolâtre montre qu'il faut bouleverser les structures dominant le monde, mais a pour danger de délaissier les régulations et les limitations des risques immédiats au profit de la seule protestation. Au contraire, l'usagère est nécessaire pour prendre ses responsabilités ici et maintenant, mais court le risque de l'illusion qu'on pourrait se contenter de petites régulations, d'une gestion « en bon père de famille », alors que des changements radicaux sont nécessaires. Ces deux pelotes ont pour limite de ne regarder que les changements de structure et de politique. La convivialité et la ruminante nous invite, à l'opposé, à modifier tout d'abord nos modes de vivre, de sentir, de regarder le monde. La conviviale transforme nos habitudes et nos modes de vie, mais a besoin de la ruminante pour transformer les percepts et les affects. La ruminante change notre ressenti et notre regard mais ne suffit pas à changer nos habitudes. Ces deux dernières pelotes courent le risque d'être [...] des aventures seulement locales voire individuelles si elles ne d'appuient pas sur les dimensions anti-idolâtre et usagère, pour étendre leurs changements au-delà de la seule diffusion de proche en proche. » (p 136)

3 L'écologie, champ de bataille théologique

3.1 Les théologèmes de l'anthropocène

Le récit de la situation actuelle sous le vocable « d'anthropocène » est sous-tendu par plusieurs théologèmes. Le premier théologème de l'anthropocène est celui de la prophétie, alerter pour éviter la catastrophe. Mais cela amène à se focaliser sur les fautes hier plutôt que sur la société à venir demain. Le deuxième a trait à la puissance de l'humain face à la nature : l'anthropocène devient un double retournement du mythe de Prométhée. Dans le mythe l'humain faible devient fort, l'anthropocène lui montre un humain fort devenant faible devant les forces destructrices du changement climatique. De même posséder la technique est un bien pour Prométhée, un mal pour l'anthropocène. Le troisième est celui encore d'un Dieu tout puissant dont l'homme est aussi image et ressemblance, y compris dans cette toute puissance qui montre une dictature de l'humain sur la nature. Mais c'est une vision parfois un peu trop globale face à des réalités locales diverses. Enfin le

récit de l'anthropocène est pensé aussi comme un récit de police naturaliste trop global, qui assigne à des places trop tranchées la nature d'une part et l'humanité dans sa globalité d'autre part. Contre un récit anthropocène qui imagine une histoire de la terre sans influence humaine, il s'agit de penser que la nature comme l'humain sont historiques et en constante interaction.

Enfin, le dernier théologème est celui de la communauté et de ses limites. Comment bâtir une communauté de vivants, humains et non humains ? L'anthropocène renvoie-t-il à une image de la dénonciation d'une communauté humaine unie dans un effort de toute puissance géologique destructrice, ou dans une communauté planétaire plus large capable d'arrêter la catastrophe ? Quels sont les lieux où l'on fait communauté aujourd'hui ? et quelle communauté souhaitons-nous ? Plutôt qu'une communauté sur des critères d'identité, Stéphane Lavignotte nous invite à défendre « une communauté politique traversée par deux formes d'altérités radicales : l'altérité d'espèces et de sociabilité qui rend nos perceptions difficilement traduisibles les un.e.s aux autres, et l'altérité d'espaces et de rythmes, entre des êtres vivants qui ne se fréquenteront peut-être jamais ou ne vivront pas dans le même temps » suivant les mots de Léna Balaud et Antoine Chopot.

3.2 Ecologie guerre des dieux

Il existe aujourd'hui une bataille de théologèmes, y compris dans le christianisme, avec pour enjeu l'émergence d'une nouvelle façon de penser l'écologie.

Dans le milieu catholique il y a une tension entre deux pôles. D'une part le théologème de la limite, à travers une certaine compréhension de la théologie naturelle catholique, où le social et l'environnemental sont considérés comme autant de réalités naturelles ordonnées par Dieu. Cela est porteur d'une forte charge morale : est moral ce qui respecte cet ordre naturel, et immoral ce qui ne le respecte pas. D'autre part, le théologème de l'écologie intégrale portée par Laudato Si, basée sur la lecture de la Bible, dénonce le système capitaliste et met au premier plan la destination universelle des biens confiés par Dieu et le droit universel à leur usage. L'« intégral » de l'expression « écologie intégrale » met en avant la dimension sociale et Nord/Sud de l'écologie et appuie sur le manque de justice environnementale dans notre monde.

Une autre tension se retrouve au Brésil entre la théologie de la prospérité, qui suppose que la terre a été donnée à l'homme pour faire ce qu'ils en veulent, sans soucis écologique, et une éco-théologie de la libération née dans le catholicisme social, en soutien aux plus pauvres et paysans sans terre. Dans l'islam également une tension existe entre les pétro-monarchies qui promeuvent un islam technophile, et un courant éco-musulman qui insiste sur l'équilibre de la création ou la dimension cosmique de l'islam.

3.3 Une spiritualité de l'écologie

Enfin l'écologie a développé également des théologèmes qui lui sont propres, et a ouvert d'autres portes vers la spiritualité. Par exemple le mouvement hétérodoxe, à travers le théologème d'ensauvagement, propose un moyen de retrouver l'unité de l'humain et de la nature. Il est aussi mentionné l'écophilosophie, ou écologie mentale de Félix Guattari, ou encore le mouvement de 'l'écobouddhisme'.